LETTRES NÉERLANDAISES
série dirigée par Philippe Noble

LA FILLE AUX NEUF DOIGTS

LAIA FÀBREGAS

La Fille aux neuf doigts

roman traduit du néerlandais
par Arlette Ounanian

ACTES SUD

A ma famille,
pour les souvenirs.

A Erik L., Maria B. et Walter Van den B.,
parce qu'ils l'ont vu avant que je ne le voie.

1

Je m'appelle Laura. J'ai neuf doigts. Depuis toujours.

Avant je pensais que mon auriculaire droit était au ciel, près du bon Dieu, puis j'ai compris que Dieu n'existait pas et mon auriculaire droit pas davantage. Je ne suis pas comme les autres, voilà tout.

Vivre avec neuf doigts ne pose pas de problèmes particuliers. Les individus à neuf doigts vivent discrètement au milieu des autres, comme s'ils en avaient dix. Parfois ils mettent leur main mutilée dans la poche de leur pantalon. Ou ils la serrent en un poing qui soustrait les doigts aux regards d'autrui. Il arrive bien sûr que quelqu'un remarque l'anomalie et se permette une réflexion, mais c'est très rare.

Les individus à neuf doigts ne cherchent pas à se rencontrer, ne forment pas de club, comme les personnes de grande taille. Le "Club des personnes de grande taille" est une association pour les femmes de plus d'un mètre quatre-vingts et les hommes de plus d'un mètre quatre-vingt-dix. La question est : s'il existait un "Club des neuf doigts", est-ce que les gens qui n'en ont que huit y seraient admis ?

Je ne serais pas plus heureuse, avec dix doigts, que je ne le suis maintenant.

2

C'était un lundi et, de surcroît, le dernier jour ouvrable du mois. Un de ces jours où le département des Ressources humaines du personnel de cabine d'Iberia n'a pas le temps de souffler, pensa Laura encore dans le bus.

Et, arrivée au bureau, elle vit immédiatement que le tas de dossiers qu'elle avait à traiter était nettement plus haut que le vendredi après-midi précédent. Depuis quelques semaines, tous les cas épineux atterrissaient sur son bureau : demandes de changement d'horaires ou de destinations, exigences particulières pour les nuitées, sans compter les pourparlers annuels concernant l'attribution des vols les jours de fêtes officielles. Ce n'était pas le boulot idéal mais il lui convenait. Et, pour les horaires, elle n'avait pas à se plaindre : elle se levait tôt mais elle pouvait rentrer déjeuner chez elle à trois heures et faire une courte sieste si elle en éprouvait le besoin.

Pendant la pause café de onze heures, Laura se dirigea vers le hall des départs pour sa ronde habituelle dans l'aéroport. Elle flâna entre les passagers qui attendaient là, s'arrêta devant les panneaux d'informations, lut un par un les noms de tous les vols et décida de celui qu'elle attendrait. Ce fut Quito. Heure d'arrivée prévue à onze heures trente-deux. Elle se dirigea vers un kiosque et, sans

trop réfléchir, prit le premier cahier qui lui tomba sous la main, un vert. Puis, sans se presser, elle rebroussa chemin ; elle vit qu'il était onze heures trente-cinq et que le vol en provenance de l'Equateur était arrivé à l'heure. Elle se mit alors à marcher sur le sol en marbre poli, le cahier serré contre sa poitrine.

Au bureau, tout était calme. Les collègues étaient encore aux minibars à avaler leurs croissants et leurs dernières gorgées de café. Laura s'assit, rangea son bureau et ouvrit le cahier neuf. Il était d'un vide assourdissant, d'une blancheur aveuglante et rayé de lignes gris pâle. La main à laquelle l'auriculaire manquait se mit en mouvement et, avant même que Laura ait pris le temps de réfléchir, la première phrase était écrite :

> J'ai presque envie de n'écrire que des mensonges.

Dix mots qu'elle n'avait jamais combinés auparavant. Comment décider de ce qui est vrai et de ce qui ne l'est pas ? Elle plaça un point derrière le dernier mot, ferma le cahier et se remit au travail.

3

Mes pensées vagabondent de vols qui prennent du retard en matins d'été sur une grande place, de dossiers qui s'entassent aux mains ridées d'une grand-mère silencieuse. Des souvenirs remontent, la maison familiale, la distribution de ses pièces à l'époque, son papier peint, ses meubles. Je retrouve des moments précis et détaillés de mes premières années d'école, les couleurs, les odeurs…

Une mandarine, une larme de mon père, mon tout premier jour de classe.

Une maîtresse aux longs cheveux noirs et une réprimande.

Un très long couloir avec de nombreuses portes de part et d'autre.

Un clown sur le papier peint à l'intérieur d'une penderie.

Et puis plus rien. Rien d'autre que des bribes, sans date, sans classement, comme si mes archives étaient infestées par un virus qui les aurait partiellement détruites, qui n'aurait laissé subsister que des éléments incohérents.

Mes parents se sont mariés le 15 août 1969, le jour où Woodstock devenait un mythe de l'autre côté de l'Atlantique. Alors que le reste du monde occidental vivait dans l'euphorie d'un mouvement

pacifique révolutionnaire, mes parents contractaient un mariage catholique classique, sans photographe, dans un pays qui, contraint et forcé, avait tourné le dos au monde. Après la noce, ils avaient fait un voyage court et sobre dans les Pyrénées.

Quelques mois avant le mariage, une tante de mon père avait brusquement rendu l'âme. C'était une vieille dame que la vie ne passionnait plus depuis longtemps mais que la mort s'entêtait à négliger. Jusqu'à ce que son heure arrive. Son décès transforma la vie de mes futurs parents. Tante Manola avait stipulé dans son testament qu'elle léguait sa charmante vieille maison à mon grand-père qui, lui, la donna à son fils Tomas, mon père. Les jeunes mariés en furent ravis, bien que la maison se trouvât juste à côté du funérarium.

La maison était, en fait, trop grande pour le jeune couple mais suffisamment spacieuse pour une famille et Carme et Tomas savaient déjà, à l'époque, qu'un jour ou l'autre, des enfants viendraient. Ma mère avait toujours eu un faible pour la vieille maison, pour ses chambres douillettes et son escalier étonnamment large doté d'une belle rampe en vieux meranti. Les rayons du soleil pénétraient dans le séjour par deux fenêtres qui semblaient capter la chaleur. Il n'y faisait jamais froid.

Mon père m'avait raconté plus d'une fois pourquoi il était important d'habiter cette maison-là plutôt qu'un appartement dans un immeuble neuf. C'était à cause "du joug et des flèches". Il disait que le général dictateur Franco avait frappé tous les immeubles de son sceau, littéralement, au moyen d'une plaque portant une inscription et un dessin. Le dessin représentait un joug et cinq flèches, symbole de la dictature qui nous avait ôté la liberté. Mes parents voulaient vivre dans une

maison normale et pas dans un immeuble où, après une longue journée de travail, ils seraient accueillis par les armes de l'ennemi.

Toutes les façades de la rue étaient brunes, sauf celle du funérarium qui était blanche. Mais pas de ce blanc terne, grisâtre qui pouvait faire douter de sa couleur originelle. La façade du funérarium était d'un blanc éblouissant, de ce blanc qui contient en germe toutes les autres couleurs et qui irradie à certaines heures de l'après-midi.

Au début, je ne savais pas ce qui se passait à l'intérieur du funérarium. Dehors, des gens habillés de noir faisaient les cent pas, une cigarette à la main ou un mouchoir à l'œil. Des femmes en pleurs et des hommes désemparés. Parfois seuls, parfois en petits groupes. Quelquefois ils se perdaient en longs conciliabules, d'autres fois il semblait que les mots s'étaient taris. Quelquefois il y avait aussi des enfants qui couraient, jouaient ou chantaient. Je pouvais alors clairement voir l'abîme qui séparait l'ignorance du chagrin. Souvent j'essayais d'imaginer à quoi pouvaient ressembler tous ces gens vus du trottoir d'en face. Toutes ces silhouettes noires contre une façade blanche comme neige.

Le jour de mes quatre ans, une veillée avait été organisée au funérarium pour un petit de six ans qui avait été renversé par un camion. Mes parents avaient décidé que j'étais en âge de comprendre et ils m'avaient expliqué ce qui était arrivé au petit garçon et ce qui l'attendait maintenant. Ils me dirent que le petit mort ne pourrait plus jamais marcher, courir et rire, qu'on allait le mettre dans une sorte de caisse appelée cercueil, que ce cercueil serait fermé puis enfoui sous terre. Et que c'était tout. Pas de paradis, pas d'enfer. Pas d'anges.

J'imaginai un grand de six ans dans de beaux habits d'écolier tout neufs et couverts de sang. Dans mon esprit, le garçon avait été déposé dans une caisse en carton et emmené au funérarium directement après l'accident. Là, ses parents et ses sœurs viendraient le pleurer. Et le lendemain tous réaliseraient qu'il leur manquait.

C'était mon anniversaire et je faisais connaissance avec la mort. Depuis, pratiquement à chaque anniversaire, je pense au garçon qui aurait toujours eu deux ans de plus que moi. Toutes les images me reviennent et je vois l'accident se dérouler sous mes yeux : un enfant inerte sur l'asphalte noir, brûlant, luisant presque, et à côté la lourde et lente masse d'un camion bleu et les ambulances blanches qui arrivent trop tard dans un tintamarre de sirènes. Et puis, dans un silence recueilli, je vois le garçon. Des larmes de douleur coulent sur son visage. Son corps inanimé repose sereinement dans une boîte en carton pour enfant. Sa chemise blanche bien repassée, tachée presque esthétiquement de trois grosses gouttes de sang. Juste au-dessous de ses culottes courtes aux rayures noires et blanches, un genou pâle atteste son innocence.

Je voulais que le petit défunt aille au ciel, auprès de mon auriculaire droit. Comme tous les enfants, je voulais croire à l'éternité, mais cette croyance ne m'était pas accordée. Je savais qu'il était dans un trou, recouvert de terre fraîche. Je savais que son corps serait progressivement mangé par les vers. Que ses os continueraient d'exister et qu'après des années et des années d'attente placide, ils finiraient par disparaître, métamorphosés en poussière.

4

Le bureau était surchauffé et Laura regretta d'avoir choisi ce matin-là le pull le plus laineux de son armoire. Elle regarda autour d'elle et constata que tous ses collègues étaient en t-shirt. Tout le monde vivait déjà en été, elle seule s'était attardée en hiver.

A contrecœur, elle prit un dossier dans la pile qui ne cessait de grossir : une hôtesse de l'air qui avait fait une demande de modification d'emploi du temps. Elle souhaitait désormais faire une étape de trois nuits à New York au lieu de la seule nuit prévue. Sa demande bouleversait toute la grille des horaires. Laura feuilleta le dossier à la recherche d'une photo de l'hôtesse, n'en trouva pas, comme elle s'y attendait, et se mit en devoir d'en chercher une sur Internet. Après quelques pages sans images, elle trouva enfin le visage de l'hôtesse sur une photo prise lors d'un dîner entre collègues. Elle imprima la photo afin d'ajouter l'image de la femme à son dossier. En revenant de la salle des imprimantes, elle examina les cheveux blonds et la peau blanche de l'hôtesse. Sur la photo, elle avait son uniforme mais sans le béret et Laura essaya de surmonter le visage d'un béret et d'égayer les lèvres minces d'un sourire. Maintenant Laura pouvait même voir l'amour s'allumer dans les yeux de la femme au signe que

lui ferait son amant américain à son arrivée à l'aéroport JFK. Et comme ils marcheraient l'un vers l'autre, s'enlaceraient et s'embrasseraient à perdre haleine. Puis, immédiatement après, Laura lut sur le visage de l'amant l'espoir que sa chérie aurait, cette fois-ci, la permission de rester un long week-end ; mais l'hôtesse allait répondre, comme d'habitude : "Ces ânes bâtés des Ressources humaines n'ont toujours pas réglé le problème."

De retour à son bureau, Laura se mit à lire attentivement le dossier. Sur le formulaire de la demande de modification d'horaires, dans la case "Raison de la demande" l'hôtesse avait coché "Famille dans la ville de destination. Nom du membre de la famille : M. Guzman. Type de relation : frère."

D'accord, décida Laura. Elle était passée une fois voir son frère à New York et elle était tombée amoureuse de son meilleur ami. Voyons, de combien de temps datait sa demande ? Deux mois, ce qui faisait à peu près douze vols. Laura leva la tête, réfléchissant à la façon de régler cette affaire : combien de temps encore avant qu'elle ne rompe et retire sa demande ? "Deux vols", s'écria-t-elle. Son chef se tenait devant son bureau.

"Deux vols ?

— L'hôtesse de l'air… Laissez, je pensais tout haut."

Laura referma le dossier, trop tard, Toni avait vu la photo de l'hôtesse.

"Vous ne pouvez toujours pas vous empêcher de chercher des photos ?"

Laura prit un air coupable. D'un geste, il lui signifia que ça n'avait pas d'importance.

"Ne flippez pas, je vous ai envoyé cinq nouveaux dossiers par courriel. Ce n'est pas urgent mais je pense que vous feriez bien de vous y atteler. Il y

a deux ou trois affaires épineuses, vous voyez ce que je veux dire."

Laura prit un air résigné. Il fit semblant de ne pas le remarquer et s'en alla :

"Vous me dites si vous ne vous en sortez pas", ajouta-t-il sur le seuil de son propre bureau.

Il était presque l'heure de la pause quand Laura réussit à joindre l'hôtesse amoureuse et à lui faire avouer qu'elle n'avait pas été tout à fait honnête en remplissant son formulaire. Elle expliqua qu'elle avait eu un ami à New York, mais que c'était fini, qu'ils ne se voyaient plus. Elle avait oublié de retirer sa demande, ou, pour être franche, elle pensait qu'elle ne serait pas retenue. Affaire classée, pensa Laura en raccrochant. Et elle jeta la photo à la broyeuse. Les morceaux de papier tombèrent sans bruit dans la corbeille vide.

L'image avait cessé d'exister. Laura s'aperçut que le visage de l'hôtesse de l'air prenait place dans un coin de sa tête et elle s'en inquiéta. Fallait-il vraiment la sauvegarder ? Pouvait-elle l'éviter ? Le moment n'était-il pas venu d'économiser l'espace ?

Son sac se mit à vibrer. Elle prit son téléphone et lut le message : "Ce soir appellerai tard, après onze heures ? A." Laura tapa un texto en réponse : "OK, L9", et elle emboîta le pas à ses collègues pour aller prendre un café avec eux.